

Ma tendre enfance dans la belle vallée de la Matapédia

Mariette Allaire

Volume 56, Number 2 (195), August–November 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91272ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (print)

2561-410X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Allaire, M. (2019). Ma tendre enfance dans la belle vallée de la Matapédia. *Magazine Gaspésie*, 56(2), 44–46.



La maison familiale à Saint-Vianney, 1936. Une éolienne se trouve sur le toit, fabriquée par notre père Arthold Allaire. Notre maison était alors la seule à avoir l'électricité au village.

Collection famille Allaire

MA TENDRE ENFANCE DANS LA BELLE VALLÉE DE LA MATAPÉDIA

Je suis née dans un petit village de la vallée de la Matapédia, il y a de cela quatre-vingt-sept ans, soit en 1932. Mes parents, mes deux frères, ma sœur et moi habitons une maison que mon père avait construite de ses mains. Cette maison avait une galerie, de laquelle on avait une vue à la ronde sur la campagne environnante.

Mariette Allaire

Native de Saint-Vianney

Nos étés, dans ce coin de pays, étaient clairs, verdoyants et remplis des promesses qu'amène la fin de l'année scolaire! Faut dire qu'ils succédaient à des hivers costauds, qui nous en mettaient plein la vue.

L'ÉCOLE DE RANG

J'ai connu la vie de la petite école de rang, où la maîtresse enseigne tous les niveaux, de la première à la septième année. Nous étions une trentaine d'enfants, filles et garçons. L'institutrice ne détenait pas toujours un diplôme de l'École normale. Dans notre petit village, isolé dans les forêts d'épinettes noires de la Gaspésie, il arrivait certaines années qu'avoir une enseignante soit quasiment une chance! Souvent, la personne ne possédait elle-même qu'un certificat de septième année et, c'est certain, aucune notion de pédagogie! C'était le cas de mademoiselle Béchar, notre maîtresse. Elle enseignait ainsi, avec son bon sens et l'envie de nous instruire. Et, aussi, je crois bien avec l'amour des enfants de la « Crise des années 1930 » que nous étions...

À l'époque, pour faire notre entrée à l'école, il fallait avoir sept ans avant

le 31 décembre. Moi, je suis née le 16 janvier, alors j'étais une des plus vieilles de la classe. J'avais l'impression d'être une année en retard à cause de cela...

De nos jours, on accorde beaucoup d'importance à la socialisation des enfants en bas âge. En 1939, notre institutrice ne se posait pas beaucoup de questions concernant le processus de socialisation à l'école. Elle était « engagée » par le département de l'Instruction publique de la province, pour enseigner. Elle enseignait le catéchisme, l'histoire sainte, la géographie et l'histoire du Canada. Mais, surtout, elle s'assurait que nous ayons acquis les notions d'écriture et de lecture, les connaissances des règles de grammaire, de calcul et de l'arithmétique. Dès la première année, nous apprenions les tables de multiplication par cœur! Il en était de même pour les prières, que nous devions savoir sur le bout de nos doigts, tant en français qu'en latin.

Si, aujourd'hui, une des fonctions éducatives du système d'enseignement est de contribuer à la socialisation des jeunes générations, je suis certaine que mademoiselle Béchar n'avait clairement jamais

entendu parler de cela. C'est sans doute bien inconsciemment qu'elle a quand même contribué à mon développement social. C'est avec reconnaissance et respect que je me remémore tout cela.

La base de son savoir-faire était de s'assurer que nous arrivions en classe le visage, les mains et les vêtements propres. Je ne parle pas ici de vêtements neufs ; nous usions ceux-ci « jusqu'à la corde ». Notre maîtresse n'hésitait donc pas à nous faire mettre les mains sur le pupitre pour inspection! Si je me souviens d'avoir alors trouvé cela un peu angoissant, je me rends bien compte aujourd'hui qu'elle le faisait par souci que nous sachions l'importance de respecter les personnes avec qui nous passions des journées entières dans la même salle de classe.

C'est elle aussi qui nous montrait à saluer respectueusement monsieur l'Inspecteur de notre voix la plus forte. La hiérarchie entre enfants et adultes était fondamentale dans notre village aux coutumes très traditionnelles. Il va de soi que nous ne tutoyions jamais les adultes. Ce langage familier, nous le réservions aux camarades de classe et à nos amis.

En fait, je crois que nous socialisons presque exclusivement avec les personnes de notre génération : frères et sœurs, cousins et cousines, amis, camarades de classe. À l'école, cela pouvait vouloir dire d'aider un élève d'un autre niveau. Également, la récréation était un moment de grands « chamailages » et de jeux, contrairement aux heures de classe où la discipline régnait.

L'IMPORTANCE DU CLAN FAMILIAL

Dans mon village, le phénomène de « gang » n'existait pas, mais celui de clan de famille était très présent. Les aînés des familles protégeaient les plus jeunes et les « conseillaient » sur la manière de se défendre. Pour ma part, j'ai fait l'expérience d'une fin d'avant-midi à genoux en avant de la classe, parce que, sous les conseils de mon frère aîné et avec l'approbation de ma sœur, j'avais frappé un

garçon qui me taquinait en utilisant mon coffre à crayons en bois à trois étages. Ça cogne!

C'était les années de la « Grande Crise »... Étions-nous pauvres? Non, pas vraiment. Car, chez moi, nous avions la chance d'avoir un père au travail. Nous avions aussi un jardin, des poules, une vache et je me souviens même d'un cochon que nous appelions Salomon! J'avais un chien que j'avais nommé Zéro, parce qu'il avait une tache ovale sur la joue. Il me suivait partout, même à l'église d'où j'ai dû le faire sortir à certaines occasions.

« SAUVER » PAR LA RIVIÈRE INCONNUE

À environ mille pieds de notre maison, il y avait une petite rivière : la rivière Inconnue. Elle foisonnait de belles truites. Souvent, durant l'été ou même après l'école, nous prenions nos lignes à pêche et allions chercher le repas du soir. C'était des moments de doux bavardages entre nous. Il ne fallait pas faire de bruit pour ne pas faire peur aux poissons. Nous ne revenions jamais bredouilles!

Nous étions des enfants dociles, mais pas toujours obéissants. Je me souviens ainsi d'un incident. Par un jour d'été, un cousin, mon frère aîné, ma sœur et moi, nous nous sommes « égarés » en allant à la pêche. L'eau de la rivière était limpide et coulait doucement sur les cailloux que le soleil faisait miroiter. La montagne qui nous surplombait était enveloppante et invitante. La nature de notre vallée était à son plus beau! Et, cette journée-là, je crois que nous avons un goût d'aventure plus que de pêche.

Toujours est-il que notre cousin a prétendu pouvoir nous amener au chalet du copain de sa sœur, lequel était situé dans la montagne. Nous avons beaucoup marché... Il se faisait tard et nous n'avions pas trouvé le chalet! L'inquiétude nous gagnait tous les quatre. Tant et si bien que je me suis mise à pleurer. Faut dire que j'étais la plus jeune du groupe. Heureusement, grâce à l'initiative de mon frère, nous avons pu rentrer chez nous sans

encombre. Il nous a demandé de garder le silence, afin que nous puissions entendre le bruit de la rivière. Ensuite, nous n'avons eu qu'à la suivre dans le sens du courant pour retrouver le chemin de la maison!

Nos parents avaient été très inquiets, car l'heure du souper était passée depuis longtemps. En plus, nous n'avions pas rapporté de poissons... Ma mère a certainement dû avoir envie de nous envoyer au lit sans manger, mais, je me souviens clairement qu'elle nous a cuisiné de la saucisse ce soir-là. Faut croire qu'une mère est toujours heureuse de revoir ses enfants sains et saufs, aussi téméraires soient-ils!

UNE MÉSAVENTURE AUX FOINS

J'ai également souvenir d'une autre désobéissance et celle-là, je la regrette encore aujourd'hui. Cela aurait pu avoir des conséquences! Un jour de fin d'été, mon grand-père paternel avait « réquisitionné » tous les bras de sa famille pour ramasser et rentrer le foin avant l'orage, qui s'annonçait subitement. Il était coupé et il fallait le mettre à l'abri dans la grange au plus vite. En ce temps-là, la météo se lisait dans le ciel du moment. Il n'y avait pas de météorologues pour l'annoncer des jours à l'avance.

Cette journée-là donc, j'ai fait une étourderie. Un de mes oncles dirigeait les activités et il ordonna que l'on descende tous de la charrette pour se rendre ailleurs dans le champ. Moi, j'y suis restée en me cachant dans le foin. Mon oncle, croyant tout le monde à terre, a lancé sa fourche sur le voyage de foin et celle-ci s'est empalée dans l'arrière de ma jambe près du talon. Bien sûr, cela a créé une certaine commotion, mais il n'était quand même pas question d'arrêter le travail pour une petite étourdie désobéissante! La fourche a été retirée de mon talon et on m'a expédiée à la maison avec la recommandation de désinfecter la plaie et de bander mon pied. C'est tout. Encore aujourd'hui, je porte les deux cicatrices que cette aventure a laissées de chaque côté de ma jambe droite.



Des cousines et cousins derrière l'école du village, 1941.
Collection famille Allaire

[NOS GASPÉSIENNES]

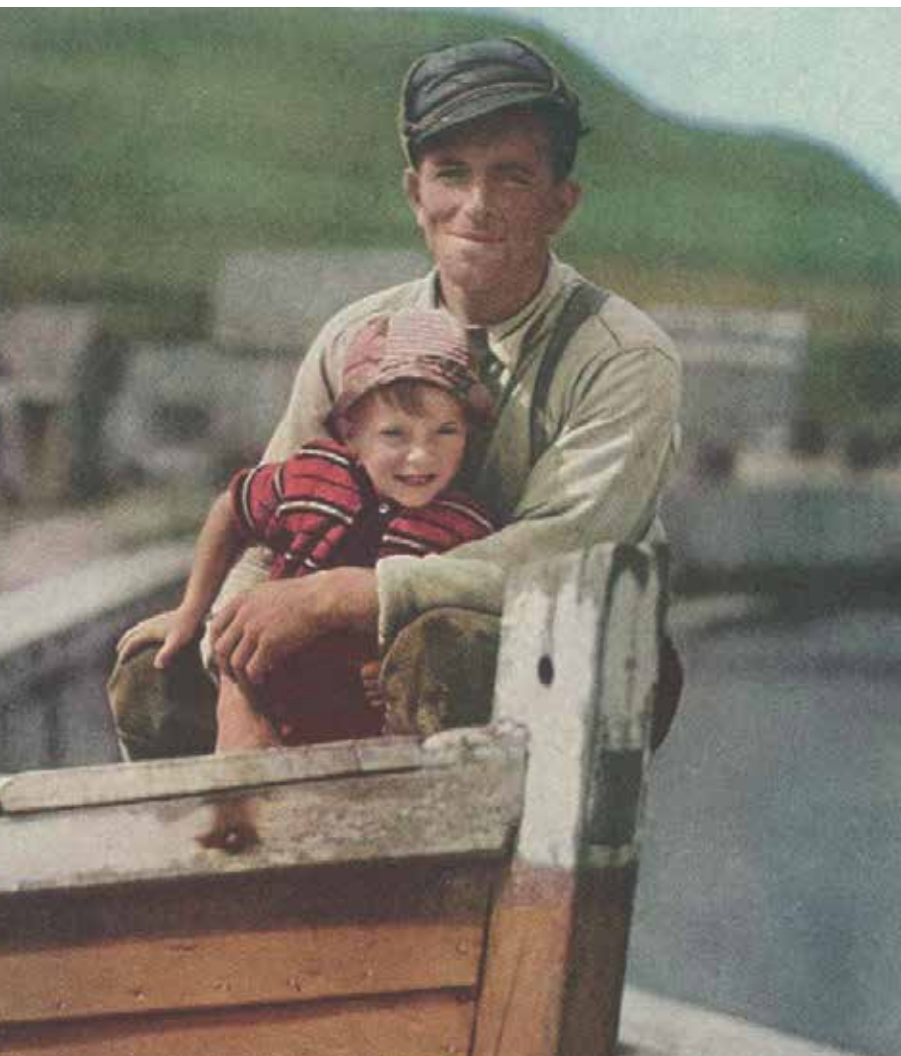
Mon grand-père possédait donc des terres à proximité de chez nous et sur l'une d'elles, il y avait un joli bocage où coulait un petit ruisseau. L'été, nous nous y rendions en famille lorsque le temps était ensoleillé, pour pique-niquer et patauger dans l'eau claire. La lumière qui filtrait à travers les arbres autour, les odeurs des plantes qui nous entouraient, la beauté des lieux... tout cela encourageait nos jeux insoucians et la bonne humeur de tout un chacun!

Ces années de ma tendre enfance ont été très heureuses et leur souvenir évoque pour moi un profond sentiment de sécurité. Nous vivions le cœur léger, au grand air dans une nature splendide en toute saison et en très grande liberté. Nous ne craignons rien. Ou plutôt oui, nous n'avions qu'une peur : celle du « Bonhomme-Sept-Heure »!



La famille est réunie à l'occasion de la visite d'une tante qui habitait à Matane, 1939. Mariette est située à l'avant au centre avec la robe blanche.

Collection famille Allaire



Desjardins
Fier partenaire
de notre histoire.

 **Desjardins**
Caisse de la Pointe de la Gaspésie